

1

C'était l'été. Un immense soleil brûlait les horizons. La plaine du Roussillon baignait dans tant de lumière qu'elle en perdait sa couleur : elle éblouissait l'œil de chaque catalan, de chaque touriste, de chaque poète. La campagne ressemblait à une vaste bouillie de blanc, de jaune et d'or parsemée des orange vifs des toits des maisons et des verts sombres des cyprès. Le Canigou déneigé vibrait à l'horizon.

C'était samedi. Bousquet terminait ses dernières consultations avant le week-end. Sa climatisation défectueuse ne diffusait qu'un air tiédasse plus désagréable encore que celui étouffant et humide du cabinet médical. Il s'épongeait souvent le front de la manche de sa blouse et avait hâte que madame Bataille en ait fini avec l'énumération de ses plaintes.

C'était midi. La cloche de l'église de Cabestany venait de tinter longuement. Madame Bataille avait

été examinée, avait reçu son ordonnance et se préparait à sortir.

– Au revoir, madame Bataille...

– Vous êtes sûr qu'il ne me faudrait pas refaire un scanner, docteur ?

– Prenez vos remèdes et reposez-vous... Pensez à autre chose...

Dans le Roussillon, on disait « remèdes » au lieu de « médicaments ». Cela faisait toujours sourire Bousquet pour qui un remède évoquait une potion, une panacée, ce qui, dans son esprit, assimilait le médecin du village à un rebouteux, un sorcier, un magicien...

« Pensez à autre chose » se répétait Bousquet en donnant un tour de clé à la porte d'entrée puis à la salle d'attente. Facile à dire. Mais cette pauvre madame Bataille vit dans l'angoisse : celle de la maladie, de développer un cancer, de faire un infarctus, celle de mourir. Pourquoi ? Peut-être a-t-elle vécu des deuils violents autour d'elle ? Ceux-ci auraient occasionné cette phobie, cette névrose vis à vis de la maladie ? Peut-être n'a-t-elle plus confiance en elle ? Peut-être a-t-elle perdu le goût des plaisirs simples de l'existence ? Sortir, voyager, lire, s'intéresser à des choses nouvelles... Peut-être a-t-elle simplement perdu le goût de vivre ?

– Parfois c'est à force de craindre une maladie qu'on finit par l'attraper, se dit-il.

Perdu dans ses pensées, il avait éteint et fermé le cabinet médical, puis gravi les escaliers sans même s'en apercevoir. La vue de son intérieur au premier étage, qui tranchait tant avec le cabinet aseptisé du rez-de-chaussée lui fit instantanément oublier les affres éprouvées par madame Bataille. On eût dit le bureau du capitaine Nemo. Des murs couverts d'étagères et d'armoires où s'entassaient des milliers de livres anciens et récents, des objets insolites et incongrus, d'arcs amérindiens aux scories du Vésuve, d'anciens globes terrestres aux statues d'ébène d'Afrique. Du plafond, par des fils de nylon, pendaient un petit cerf-volant bariolé du Népal, un lampion d'une fête des morts de Mexico, un énorme poisson-hérisson séché, gonflé à bloc. Sur le bureau, au milieu de la pièce, un sextant en laiton, une statuette d'ivoire, un ordinateur portable ouvert. Au pied d'une des bibliothèques, éclairés par un halogène directionnel, trônaient un canapé et un fauteuil en velours vert. Les pièces annexes servaient de salle de bains, de cuisine et de chambre.

Bousquet se vautra dans le canapé après s'être servi un Pernod et allumé une cigarette. Du dehors, il pouvait entendre les cigales crisser à tue-tête. Par la fenêtre, il aperçut à l'immeuble voisin une vieille catalane vêtue de noir qui arrosait les géraniums de son balcon. Il alluma la télévision, zappa molle-

ment : la météo, des jeux pour débiles, des journaux télévisés sans intérêt. Il éteignit, se leva, se fit rapidement une omelette aux lardons qu'il engloutit puis s'octroya une sieste.

Quelques mouches agressives vrombirent près de sa bouche et finirent par l'éveiller.

– Merde ! Mon rendez-vous !

Un coup d'œil à la pendule. Non : il avait encore une heure et demie devant lui. Il se changea, prit un nécessaire de plage et, dans sa vieille Peugeot, prit la direction de Canet-plage.

La foule des touristes était au rendez-vous. Allemands, belges, néerlandais : de grands blonds au visage et aux épaules cramoisis qui ne passaient pas inaperçus parmi les autochtones à la peau hâlée. Dans la rue principale qui mène à la plage, cela sentait la gaufre, la crème solaire, l'eau de toilette. Le soleil au zénith obligeait les promeneurs à marcher à l'ombre des palmiers et des boutiques. Emporté par une foule qui devenait dense par endroit, Bousquet se retrouva à l'entrée d'un magasin de babioles et colifichets pour touristes. C'étaient des cartes postales ornées de jeunes femmes sculpturales, des dauphins bleus phosphorescents, des ancres scellées sur des socles de plâtre parsemés de coquillages multicolores. Bousquet trouvait ça laid et du plus mauvais goût. Pourtant, il parcourut la boutique avec plaisir car, par un effet de réminis-

cence conditionnée, il se revoyait à la main de son père, devant des objets similaires, en vacances, alors qu'il n'était qu'un jeune garçon.

Des cris d'enfants et le bruit de la mer lui parvinrent soudain. Il reposa le petit coffre de pirates qu'il s'apprêtait à emmener et quitta la boutique.

La mer lui apparut comme un miroir d'eau et de feu. Des milliers de morceaux d'or blanc clignotaient à sa surface. Au loin, quelques bateaux, blancs comme des mouettes, avaient jeté l'ancre et ondulaient harmonieusement sur la houle. A droite, vers Saint-Cyprien, on distinguait quelques Jet Skis qui bondissaient sur l'eau comme des dauphins.